

## La signification du dolorisme dans «Bénédition»

— L'identité du «Poète» et le cadre de la Passion —

Fumikazu TOKUNAGA

«Bénédition» est le poème de soixante-seize vers invariablement mis en tête des *Fleurs du Mal*. Au point de vue stylistique et thématique on devrait analyser ce poème en le divisant en trois parties : la première partie (v. 1-36) consacrée au discours de «sa mère» et à celui du narrateur de ce poème qui nous explique la destinée messianique du «Poète», la deuxième (v. 37-52) dans laquelle s'impose presque le discours de «sa femme», et la troisième (v. 53-76) consacrée au discours du «Poète» introduit par le narrateur dans laquelle celui-là bénit Dieu<sup>1)</sup>

Parmi ces trois parties, les commentaires convergent vers la première et la troisième parties pour y reconnaître les thèmes romantiques : le génie, le poète maudits par la société ; la malédiction comme signe de la vocation, donc de la bénédiction ; le sentiment de la différence et de la solitude, de l'incompréhension et de la persécution ; l'équivalence Enfant-Poète ; le dolorisme<sup>2)</sup>

Par ailleurs, malgré des discussions inépuisables jusqu'à présent, on n'a pas élucidé les points essentiels dans «Bénédition» : le vrai sens du terme «le Poète» et la signification du *leitmotiv* de la Passion. Cet article a donc pour but d'élucider ces thèmes qui font partie de nos études sur la poésie de Baudelaire pénétrée de mysticisme occidental.

---

1) Du point de vue stylistique, on s'aperçoit que l'univers de «Bénédition» ne se développe que par «l'acte narratif producteur» de chaque personnage, et que dans ce cas, c'est le verbe poétique, élément étroitement lié au terme «diction» inclus dans le titre, qui fonctionne principalement. En outre, beaucoup d'emplois du futur simple marquent de façon caractéristique la signification préambulaire du poème, de même que la volonté de chaque personnage. À ce propos, nous pourrions adopter éventuellement ces termes techniques «narration» et «l'acte narratif producteur» selon la définition de Gérard Genette. Voir G.Genette, *Figures III*, Seuil, 1972, p.72.

2) *Pl*, I, pp. 833-835.

\*

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,  
 Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,  
 Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes  
 Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

— « Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,  
 Plutôt que de nourrir cette dérision !  
 Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères  
 Où mon ventre a conçu mon expiation !

Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes  
 Pour être le dégoût de mon triste mari,  
 Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,  
 Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable  
 Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,  
 Et je tordrai si bien cet arbre misérable,  
 Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,  
 Et, ne comprenant pas les desseins éternels,  
 Elle-même prépare au fond de la Géhenne  
 Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

(v. 1-20)

Le « Poète » naît par la volonté de Dieu. En nous appuyant sur le contexte évangélique introduit dans le poème, on voit très vite, une fois le regard exerci, qu'il s'agit d'une chose essentielle et mystique : c'est la naissance du Verbe plutôt que le pur phénomène générateur auquel on donne la dénomination d'accouchement. J. -D. Hubert, qui fait grand cas du contexte du christianisme dans « Bénédiction » ainsi que dans *Les Fleurs du Mal*, dit avec raison que « le Poète représente la poésie absolue, la beauté, l'idéal et même la création divine »<sup>3)</sup>. Le terme « Poète » portant l'article défini ne signifie donc pas le

3) J. -D. Hubert, *L'Esthétique des « Fleurs du Mal »*, Pierre Cailler, 1953, p. 221. C'est Hubert ✓

littérateur en général mais le Fils, seconde personne de la Trinité, que saint Jean nomme le Verbe. Dieu créa l'univers par le Verbe, c'est-à-dire par son Fils, comme le prêche saint Jean, «tout fut par lui (= le Verbe) et sans lui rien ne fut.» Bref, la naissance du Verbe n'est autre que la création divine ; on voit clairement dans la Genèse cette doctrine : «Dieu dit : "Que la lumière soit" et la lumière fut.» Quant à «Bénédition», l'expression «un décret des puissances suprêmes», ne peut que signifier l'impératif divin — *verbum fiat* — de la Genèse. Le «Poète», qui «apparaît en ce monde ennuyé», monde souillé par la chute humaine (adamique) qui doit être racheté et satisfait par la Rédemption, est donc l'agent unique de *verbum fiat*. Saint Jean prêche, on le sait, que le Verbe s'incarne en Jésus-Christ, qui est complètement divin et entièrement humain. Et c'est par l'Immaculée Conception que Dieu incarna son Fils.

Le «Poète» de «Bénédition», en tant qu'être qui participe à la création divine à travers l'acte créateur de la poésie, apparaît sur la terre en se chargeant d'une mission messianique comme Jésus-Christ. Dans ce cas, «sa mère», qui d'ailleurs maudit Dieu au contraire de la Sainte Vierge, joue un rôle indispensable à l'incarnation du «Poète»<sup>4)</sup>. D'une part, Baudelaire introduit le motif de l'Immaculée Conception pour présenter le thème essentiel de l'incarnation du «Poète», c'est-à-dire du Verbe dans *Les Fleurs du Mal*. D'autre part, il l'introduit pour insister sur le fait que le «Poète», ainsi que Jésus-Christ, n'est pas l'enfant de ses parents terrestres, mais, qu'il est essentiellement le Fils (Enfant de Dieu), donc vraiment solitaire. Jésus-Christ, qui grandit au sein de la félicité de la Sainte Famille, au contraire de l'atmosphère haineuse vécue par le «Poète», sait parfaitement qu'il est le Fils plutôt que l'enfant de sa famille. Nous le voyons d'après l'Évangile selon Luc :

Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; (...).

---

↘ qui souligne. Voir aussi René Galand, *Baudelaire, poétiques et poésie*, Nizet, 1969, pp. 256-259. Malgré leurs analyses perspicaces, restent, nous semble-t-il, non élucidés les problèmes essentiels qui concernent le sens du terme «Poète» et la relation thématique entre la première et la deuxième parties de ce poème.

4) J. -D. Hubert a élucidé la concordance flagrante mais inversée entre ces strophes et les phrases bibliques. Voir Hubert, *op. cit.*, p. 222.

À sa vue, ils furent saisis d'émotion et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! ton père et moi, nous te cherchons angoissés. » Il leur répondit : « Et pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? » Mais eux ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire<sup>5)</sup>

Quant au « Poète », il se présente paradoxalement comme l'image du Fils grâce aux discours de « sa mère » et du narrateur dans lesquels il est question d'un infanticide imaginaire mais assez réel chez « sa mère ». Bref, c'est à cause de sa destinée messianique qu'il est abandonné fatalement par la haine de « sa mère » et par les « crimes maternels ». Et c'est l'expression « l'Enfant déshérité » qui marque effectivement le thème de la solitude face au contexte biblique :

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,  
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,  
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange  
Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.  
Il joue avec le vent, cause avec le nuage,  
(v. 21-25)

La majuscule d'« Enfant » est significative ; il est synonyme de « Fils ». L'adjectif « déshérité » est donc nuancé. D'une part, il signifie l'abandon par « sa mère », d'autre part il suggère la gloire messianique de la solitude. Et puisque le « Poète » est essentiellement Fils, en exerçant sa puissance en tant que Verbe, il jouit de pouvoirs surnaturels (« dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange / Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil ») et parle avec la Nature (« Il joue avec le vent, cause avec le nuage »)<sup>6)</sup>. Le narrateur nous

5) Évangile selon Luc, II, 46-50. *La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem, les éditions du Cerf, 1956, p. 1356. Nous pouvons citer un autre passage : Matthieu, X, 34 sq.

6) Les commentateurs sont d'accord pour reconnaître là les thèmes de « Correspondances ». Baudelaire y introduit le thème de l'union avec la « Nature » par la communication surnaturelle. Mais il faut remarquer que ce que le terme « Nature » représente, c'est l'essence de la création divine, c'est-à-dire le Verbe, plutôt que la nature génératrice sur la terre. Baudelaire parle du sens de la « Nature » conforme à notre raisonnement dans sa lettre à Alphonse Toussenel datée du 21 janvier 1856. Voir *CPI*, I, p. 337.

présente encore cette série des motifs de la destinée messianique et du génie surnaturel dans «l'Enfant déshérité» en les calquant sur la Passion selon les Évangiles :

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,  
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;  
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage  
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,  
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,  
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,  
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche  
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats ;  
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,  
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

(v. 25-36)

De même que Jésus-Christ qui doit accomplir le «chemin de croix» pour remplir sa mission rédemptrice, le «Poète», lui aussi, en se chargeant des souffrances et du supplice du Christ, s'engage sur le chemin de la création poétique. Les expressions «s'enivre (de)» et «en chantant» indiquent que la mission messianique du «Poète» n'est rien d'autre que la création poétique. Comme le fait remarquer J. -D. Hubert, «la ressemblance entre le poète et le Messie s'intentifie au corps des strophes» précédentes<sup>7)</sup>. Et c'est le motif de la persécution qui marquent décisivement cette ressemblance. Le «Poète» est entouré de peuples furieux de «sa tranquillité». Ces peuples ressemblent tout à fait aux pharisiens qui se raillaient de Jésus-Christ. On s'en aperçoit facilement, grâce à l'utilisation des termes bibliques : «pain», «vin» qui «évoquent l'eucharistie et accentuent le rapprochement entre la mission de Jésus et celle du poète»<sup>8)</sup> et «cendre», «crachats» qui «contribuent aussi à cette analogie»<sup>9)</sup>.

7) Hubert, *op. cit.*, p. 224.

8) *Ibid.*

9) *Ibid.*

Grâce à ces termes et à ces motifs bibliques, on peut déduire que le «Poète», lui aussi, participe à la mort sur la croix, c'est-à-dire à la Passion. Et nous pouvons constater que le motif de la Passion se développe dans la troisième partie, après la deuxième partie consacrée au discours de «sa femme» dont l'apparition est assez curieuse et énigmatique par rapport au ton solennel et mystique de «Bénédiction». Nous ne faisons pas ici l'analyse de cette partie-ci puisque nous l'avons déjà faite ailleurs<sup>10)</sup>.

Au début de la troisième partie, on voit clairement, grâce à l'explication du narrateur, que la posture du «Poète» est analogue à celle de Jésus-Christ sur la croix :

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,  
 Le Poète serein lève ses bras pieux,  
 Et les vastes éclairs de son esprit lucide  
 Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :  
 (v. 53-56)

Il faut surtout et avant tout remarquer de nombreux termes qui se rattachent à la lumière malgré la brièveté des vers : «splendide», «serein», «vastes éclairs», «lucide». Selon Yves Le Hir :

*Splendide* ne signifie pas *très beau* ; ce n'est qu'un sens dérivé, banal ; mais conformément à son étymologie : *rayonnant, lumineux*.

*Lucide* n'est pas non plus un quelconque adjectif synonyme de clairvoyant. On peut lui restituer une de ses valeurs anciennes : qui donne de la lumière. On comprend mieux ainsi la métaphore : éclairs suscités par son esprit, foyer de leur éclat<sup>11)</sup>.

L'adjectif «serein», terme correspondant à «sa tranquillité» (v. 30), nous fait penser que le «Poète» n'est nullement rebelle même sur la croix. Le mot «éclairs» souligné par l'adjectif «vastes» suggère que le «Poète» et la lumière ne font qu'un. Le nom singulier «son œil» ne signifie pas l'organe de la vue dans un sens étroit ni *un* œil du poète, mais le foyer de la lumière émanant du

10) Voir n. 20 de cet article.

11) Yves Le Hir, *Analyses stylistiques*, Collection U, Colin, 1965, p. 186. C'est Le Hir qui souligne.

«Poète» dont le corps entier n'est que l'œil. La majuscule de «Ciel» ne représente pas le ciel simple, «l'espace visible au-dessus de nos têtes.» Ici c'est le parfait synonyme de Dieu, première personne de la Trinité. L'adjectif «pieux» indique que le «Poète» est complètement fidèle à Dieu. En nous appuyant sur notre analyse de cette série de termes qui appartiennent au champ sémantique de la lumière, et, dans le cadre de l'assimilation entre le «Poète» et Jésus-Christ, nous pouvons dire qu'il s'agit là de la Passion, Souffrance subie sur la croix par Jésus-Christ qui a «gardé les commandements de mon Père»<sup>12)</sup> et «s'humilia plus encore obéissant jusqu'à la mort»<sup>13)</sup>. Le «Poète», comme Jésus-Christ, éprouve la Passion dans une «renonciation totale et douce»<sup>14)</sup> à Dieu, symbolisée par les termes attribués à la lumière. Le «Poète» échappe donc parfaitement à «l'aspect des peuples furieux», peuples analogues à ceux qui se sont rassemblés au Calvaire. Nous voyons dans cette strophe que s'établit entre Dieu et le «Poète» la correspondance intime qui n'est autre que la vraie extase divine du mariage théopathique, c'est-à-dire l'Incarnation de la Création, du Néant total comme vraie réalité<sup>15)</sup>.

Ce motif se développe dans les strophes suivantes consacrées au discours du «Poète» :

—«Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance  
Comme un divin remède à nos impuretés  
Et comme la meilleure et la plus pure essence  
Qui prépare les forts aux saintes voluptés ! (...)  
(v. 57-60 sq.)

On sait que le thème du martyr identifié avec Jésus-Christ est typiquement romantique. D'après Paul Bénichou, ce thème romantique est issu de la

12) Évangile selon Jean, XV, 10, *op. cit.*, p. 1421.

13) Épître aux Philippiens, II, 8, *ibid.*, p. 1551.

14) Phrase célèbre de Pascal.

15) Nous devrions faire, à une occasion, des études approfondies en ce qui concerne la mystique de la poésie baudelairienne. Nous nous bornons ici à relever que notre article, quant à la notion de l'incarnation comme salut unique pour «les luttes de l'héautontimorouménos», est beaucoup redevable à l'étude de Georges Blin, *Baudelaire*, Gallimard, 1939. Cet article, malgré son sujet religieux, n'a donc pas pour but de «justifier l'effort de toute une littérature catholique pour annexer Baudelaire» à laquelle Blin réplique avec des remarques fort justes dans son étude ci-dessus.

poésie de la contre-révolution qui «veut être une poésie de douleur.» Citons Bénichou :

(. . .) pour les royalistes, Louis XVI sur l'échafaud figurait le Christ. Une grande infortune historique, le martyre des purs, la consolation dans la foi, les réparations providentielles, telle sera la substance d'une poésie sainte toute contemporaine<sup>16)</sup>.

Cette espèce de poésie de la douleur consacrée à chanter les «Malheurs de Louis XVI» a généralisé le «chant de lamentation» dans lequel les romantiques présentaient les conditions universelles de l'existence humaine (mélancolie, nostalgie sentiment d'exil, désir d'évasion . . . en un mot, douleur) en identifiant leurs malheurs à ceux des exécutés parvenus à la sainteté de Jésus-Christ<sup>17)</sup>. Pour eux, l'acte de créer la poésie de la douleur doit s'unir à la rédemption par la souffrance. Dans ce cas, les éléments romantiques (génie, solitude, sentiment de la persécution par la société, malédiction dans la vie ordinaire . . .) sont le signe de la bénédiction par Dieu. Yves Le Hir le commente ainsi :

A. de Vigny écrivait dans *Stello : le poète a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom* (XL) . Cette thèse fut celle de toute la génération romantique. Lamartine affirmait :

*Homme ou Dieu, tout génie est promis au martyre.*

Lamennais le redit dans sa traduction de la *Divine Comédie*. *Bénédiction* de Baudelaire n'exprime donc pas des idées absolument neuves, encore que nous puissions y découvrir des allusions précises à des infortunes personnelles<sup>18)</sup>.

Certes, Baudelaire, nourri par la poésie romantique, ne devait pas échapper à ce thème du dolorisme. Et pourtant, il nous semble qu'il s'agit dans «Bénédiction» d'un autre thème plus essentiel quant à la rédemption par la souffrance. Car, parmi les romantiques, bien qu'ils rendent hommage à la douleur, il n'y a personne qui insiste de façon plus radicale que Baudelaire sur

16) Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, José Corti, 1985, p. 138.

17) *Ibid.*, pp. 137-139.

18) Le Hir, *op. cit.*, p. 185. C'est Le Hir qui souligne.



la nécessité et la justice de la douleur<sup>19)</sup>. À notre avis, Baudelaire doit son idée de la douleur à la philosophie de Joseph de Maistre plutôt qu'à la lecture des romantiques. On sait que, dans la deuxième partie (v. 37-52), il s'agit d'un thème très important, «la prostitution sacrée» comme exemple des «contre-religions» décrites dans le fragment IV de *Mon Cœur mis à nu*. On en déduit que l'originalité de Baudelaire dans sa présentation du thème du dolorisme consiste dans l'insertion de ces strophes dans lesquelles il ne s'agit que de la Passion propre au poète des *Fleurs du Mal* dont le cadre esthétique proprement baudelairien intègre la doctrine de la réversibilité de J. de Maistre<sup>20)</sup>. Comme nous l'avons analysé ailleurs, le poète accomplit son chemin de la croix à travers le rite interne de «l'héautontimorouménos» dont le cadre concorde de manière parfaite avec la doctrine de la réversibilité chez Joseph de Maistre. Le poète des *Fleurs du Mal* connaît la réversibilité en même temps qu'il jouit de la volupté sensuelle au plus haut degré. En s'offrant à l'autel du sacrifice pour purifier le monde «ennuyé» causé par la chute adamique qui a lieu en son for intérieur, il incarne l'univers surnaturel, c'est-à-dire la Poésie, à la source créatrice de la volupté. La douleur, c'est donc «comme un divin remède à nos impuretés»; de plus, «comme la meilleure et la plus pure essence», c'est-à-dire l'élixir supérieur—parfum de femmes qui «prépare les forts», poètes choisis par Dieu, «aux saintes voluptés». Ce sont là les buts essentiels de la contre-religion baudelairienne.

\*

Le *leitmotiv* de la Passion dans «Bénédictio» prend sa signification par rapport à ces contextes : douleur subie *sponte sua* par le sacrifice, renouvelle-

---

19) L'édition Crépet-Blin affirme que l'idée de la douleur exprimée dans la troisième partie est conforme à celle de Joseph de Maistre. Pour notre part il faudrait considérer la signification du dolorisme maistrien dans «Bénédictio» dont cette édition critique ne parle pas précisément. Voir *Les Fleurs du Mal*, édition critique par Jacques Crépet et Georges Blin, José Corti, 1950, p. 286. D'ailleurs, l'étude faite exclusivement par Georges Blin est très suggestive en ce qui concerne le cadre de la douleur baudelairienne lequel concorde parfaitement avec la doctrine de la réversibilité chez de Maistre. Voir Georges Blin, *Le Sadisme de Baudelaire*, José Corti, 1948.

20) Nous avons élucidé la signification thématique de ces strophes dans lesquelles il s'agit de la «contre-religion» baudelairienne à la communication de la Société Japonaise de la Langue et la Littérature Françaises faite le 9 juin 1991 à l'Université de Tokyo. En outre, en ce qui concerne le cadre poétique et mystique de la contre-religion, voir notre article in *Gallia XXX*, bulletin de la Société de Langue et Littérature Françaises de l'Université d'Osaka, 1990, pp. 27-34 (en japonais).

ment mystique de l'univers par la création poétique dont l'agent unique est le Verbe comme sacrifice. Cette création est puisée à la *prostitution sacrée*.

#### Sigles

- Pl*, I. *Œuvres complètes* I, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1975.
- CPl*, I. *Correspondance* I, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, avec la collaboration de Jean Ziegler, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1973.

(D. 在学中)